

## Le Piano-Canada

REVUE MENSUELLE

J. R. BRADÉUR..... Directeur-Gérant  
 J. H. L. PRIME..... Rédacteur en Chef  
 PAUL DUVAL..... Secrétaire-Rédacteur

Deuxième Année ..... No. 2  
 20 mars 1894.

## S O M M A I R E :

## MUSIQUE

PIANO : Cylamen Valse, de L. Elsen ; Petite Valse, de Henry Grémont.

CHANT : Les Oiseaux, de E. Arnaud.

## TEXTE :

Chopin.—Musique de Chambre —La Mort de Chopin.—Conseils d'un Vieux Professeur.—Revue Musicale.—Une Revanche de Gluck.—Nouvelles Diverses.—Origines de la Romance.—Les Cloches de Corneville.—Madame Blonville.—Nécrologie.—Piano d'artistes Henri Marteau.

## CHOPIN

PIANISTE, COMPOSITEUR

Frédéric-François *Chopin*, célèbre pianiste, dont la réputation musicale fut universelle, était né à Varsovie où il étudia le droit. Jeune encore il quitta la Pologne opprimée par les Russes en 1831, et vint se fixer à Paris, où il mérita ses nombreux succès comme virtuose et compositeur. On l'a surnommé le *poète du piano*.

Ses compositions sont pleines de force et de légèreté, de grâce et de rêverie. Il réunit le culte des traditions classiques aux innovations les plus hardies. Après avoir parcouru l'Europe presque entière, faisant admirer partout ses talents d'artiste, il laissa un grand nombre de compositions, bien qu'il soit mort jeune, à peine âgé de quarante ans.

## MUSIQUE DE CHAMBRE

«Une femme d'esprit disait qu'en entendant les quatuors d'Haydn, elle croyait assister à la conversation de quatre personnes aimables.

Elle trouvait que le premier violon avait l'air d'un homme de beaucoup d'esprit, de moyen-âge, beau parleur, qui soutenait la conversation dont il donnait le sujet.

Dans le second violon, elle reconnaissait un ami du premier qui cherchait par tous les moyens possibles à le faire briller, s'occupait très rarement de soi, et soutenait la conversation plutôt en approuvant ce que disait les autres, qu'en avançant des idées particulières. L'alto était un homme solide, savant et sentencieux ; il appuyait les discours du premier violon par des maximes laconiques, mais frappantes de vérité. Quant à la basse, c'était une bonne femme un peu bavarde, qui ne disait pas grand-chose et cependant voulait toujours se mêler à la conversation ; mais elle y apportait de la grâce et pendant qu'elle parlait, les autres interlocuteurs avaient le temps de respirer. On voyait cependant qu'elle avait du penchant pour l'alto, qu'elle préférait aux autres instruments.»

Ces jolies lignes se trouvent dans les lettres sur Haydn, que Henri Bayle, sous un pseudonyme, a traduites de celles que Carpain avait publiées en italien peu d'années auparavant. Ce que cette femme d'esprit (qui n'était autre vraisemblablement que l'auteur lui-même des lettres sur Haydn) disait à propos des instruments composant le quatuor, on pourrait, avec un peu d'extension l'appliquer à toute cette musique de chambre où des parties peu nombreuses se répondent, dialoguent, comme on dit, parlant, se faisant entendre tour à tour, ou ne reprenant la voix, quand elles n'ont plus à soutenir le thème qui sert de motif principal, que pour appuyer et confirmer leur interlocuteur, rarement pour le contredire ou glisser quelque idée nouvelle. Mais si la comparaison a quelque vérité, ne pourrait-on pas la retourner, et dire par réciprocity que la conversation entre personnes aimables et de bonne compagnie doit ressembler au dialogue des instruments, qui ne cherchent pas à briller aux dépens l'un de l'autre, mais se soutiennent, se font valoir, et malgré la diversité et parfois le contraste des caractères, ne rompent jamais l'accord, de telle sorte que les dissonances mêmes ont leur place et contribuent à l'harmonie générale.

## LA MORT DE CHOPIN

Les forces de Chopin déclinerent visiblement dans l'automne de 1849. Il ne quitta bientôt plus son lit et ne parla presque plus. L'abbé Alexandre Jelowichi, un des hommes les plus distingués de l'émigration polonaise, vint le voir, à plusieurs reprises, quoique leurs rapports eussent été détendus dans les dernières années.

Un jour, Chopin dit tout simplement à son ami qu'il ne s'était pas confessé depuis longtemps et voudrait le faire, ce qui eut lieu à l'instant même, le pénitent et le confesseur s'étaient préparés, sans se le dire, à ce grand et beau moment.

A peine le prêtre et l'ami eut-il prononcé la dernière parole de l'absolution, que Chopin, poussant un grand soupir de soulagement et souriant à la fois, l'embrassa de ses deux bras, «à la polonaise», en s'écriant : «Merci ! merci ! mon cher ! Grâce à vous, je ne mourrai pas comme un cochon (*jak swinia* !)» Nous tenons ces détails de la bouche même de l'abbé Jelowichi, qui les reproduisit dans une de ses *Lettres spirituelles*. Il nous disait la profonde commotion que produisit sur lui l'emploi de cette expression, si vulgairement énergique, dans la bouche d'un homme connu pour le choix et l'élégance de tous les termes dont il se servait. Ce mot, si étrange sur ses lèvres, semblait rejeter de son cœur tout un monde de dégoûts qui s'y était amassé !

\*\*\*

Dans le salon avoisinant la chambre à coucher de Chopin, se trouvaient constamment

réunies quelques personnes qui venaient tour à tour auprès de lui, recueillir son geste et son regard à défaut de sa parole éteinte ! Parmi elles la plus assidue fut la princesse Marcelline Czartoryska, qui, au nom de toute sa famille, bien plus encore en son propre nom, comme l'élève préférée du poète, la confidente des secrets de son art, venait tous les jours passer une couple d'heures près du mourant...

Le dimanche, 15 octobre, des crises plus douloureuses encore que les précédentes durèrent plusieurs heures de suite. Il les supportait avec patience et grande force d'âme. La comtesse Delphine Potocka, présente à cet instant, était vivement émue ; ses larmes coulaient, il l'aperçut debout au pied de son lit, grande, svelte, vêtue de blanc, ressemblant aux plus belles figures d'anges qu'imaginait jamais le plus pieux des peintres ; il put la prendre pour quelque céleste apparition. Un moment vint où la crise lui laissa un peu de repos ; alors il lui demanda de chanter. On crut d'abord qu'il délirait, mais il répéta sa demande avec instance. Qui eût osé s'y opposer ? Le piano du salon fut roulé jusqu'à la porte de sa chambre, la comtesse chanta avec de vrais sanglots dans la voix. Les pleurs ruisselaient le long de ses joues et jamais, certes, ce beau talent, cette voix admirable, n'avait atteint cette pathétique expression.

Chopin semblait moins souffrir pendant qu'il l'écoutait. Elle chanta le fameux cantique à la Vierge qui, dit-on, avait sauvé la vie à Stradella. «Que c'est beau ! mon Dieu, que c'est beau ! dit-il ; encore... encore !» Quoique accablée par l'émotion, la comtesse eut le noble courage de répondre à ce dernier vœu d'un ami et d'un compatriote ; elle se remit au piano et chanta un psaume de Marcello. Chopin se trouva plus mal, tout le monde fut saisi d'effroi. Par un mouvement spontané, tous se jetèrent à genoux. Personne n'osant plus parler, l'on n'entendit plus que la voix de la comtesse ; elle plana comme une céleste mélodie au-dessus des soupirs et des sanglots, qui en formaient le sourd et lugubre accompagnement. C'était à la tombée de la nuit ; une demi-obscurité prêtait ses ombres mystérieuses à cette triste scène. La sœur de Chopin, prosternée près de son lit, pleurait et priait ; elle ne quitta plus guère cette attitude, tant que vécut ce frère si cheri d'elle !...

Au dernier moment, il répéta les noms de Jésus, de Marie, de Joseph, pressa le crucifix sur ses lèvres et sur son cœur.

Et en rendant le dernier soupir il dit encore :

«Maintenant je suis à la source du bonheur.»

Et en prononçant ces paroles il mourut.

Ainsi finit le grand artiste Frédéric Chopin.

F. LISZT.